

ADMINISTRATION BUREAU D'ANNONCES
LILLE, 15, rue d'Angleterre, LILLE 1, rue des Sept-Agaches, Grand-Place

CONDITIONS
Par la poste. Un an... 20 francs
Six mois... 10 francs
Trois mois... 5 francs
Département non limitatif. Etrang. port en sus

PUBLICITE
Annonces... la ligne 0,40
Réclames... 0,75
Faits-divers... 1,50
Chronique locale... 4,00

TEMPERATURE

Lille, le 15 janvier.

Minimum, nuit, abrité...	-14
Minimum, nuit, découvert...	-16
Surface du sol, 8 h. du matin...	-10
A 1 mètre de profondeur...	-10
De l'air à l'ombre...	-10
Maximum, jour, à l'ombre...	-4
Maximum, jour, au soleil...	0
Etat hygrométrique (8 h. m.)...	90
Etat du ciel : Peu nuageux.	
Direction du vent E.	

Basse-mer. — Le 15 janvier (2 h. du matin la pression était de 776 mm.).
Le 15 janvier (2 heures du matin), la pression est de :



Temps probable. — En France, la température va continuer à se relever; un temps beau est encore probable.

LA LOI

SUR LE REPOS HEBDOMADAIRE

M. Lerolle fait une conférence A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

Le repos hebdomadaire est nécessaire. — Il doit être collectif. — Il est réalisable.

« Quelle ardeur chez les étudiants en droit ! » aurait dit un étranger en pénétrant, mercredi soir, dans la salle n° 1 des Facultés Catholiques. Mais il aurait eu le mot de l'énigme en apercevant M. Lerolle, député de Paris, dans la chaire du professeur et, mêlé à la foule des étudiants, MM. Eng. Duthoit, Maurice Gand, Ballez-Rogez, etc.

Le repos hebdomadaire et collectif est nécessaire

Faut-il prouver la nécessité d'un repos pour l'homme ? — Pour nous, chrétiens, la question ne se pose même pas ; mais, pour tous, l'expérience est là. La loi de l'homme, c'est le travail, mais c'est aussi le repos.

Nous en avons besoin pour le corps. Ne pas prendre de repos c'est user sa vie. Chez les ouvriers du bâtiment, qui se reposent avec facilité, les morts précoces (avant 40 ans) sont de 29,87 % ; chez les employés de commerce, plus tenus, de 44,36 %.

Nous en avons besoin pour l'esprit, surtout à présent que chaque citoyen a une part dans le gouvernement et doit s'instruire pour l'exercer. M. Lerolle fait ici une magnifique citation de Proudhon sur le bonheur de l'homme qui peut trouver quelques instants pour méditer et pour rêver. « Le commerce avec Dieu même ; il comprend ce que c'est que vivre, ce que c'est que mourir. »

Nous en avons besoin pour le cœur. Comment vivre la famille, sans des distractions où on se communique ses souvenirs, ses impressions, ses espérances ? Et comment

ment d'exercer la paternité, qui n'est pas seulement la paternité du sang, mais aussi de l'éducation ? Un petit enfant de 14 ans, raconte M. Lerolle, m'entretenant des affaires des siens ; comme il me parlait toujours de sa mère, je lui demandais pourquoi il ne citait jamais son père ! Mon père, répondit l'enfant, je ne le connais pas ; il travaille toujours ! Comment un homme, qui ne voit que les charges de la famille et n'en connaît pas les joies, ne finirait-il pas par s'en laisser ?

CONCLUSION

« Ce qu'il faut, avant tout, dit M. Lerolle, en terminant, c'est de la bonne volonté. Avec un peu d'amour pour le prochain, avec un sentiment plus vif de la justice, on trouverait peut-être encore quelques difficultés ; on ne parlerait plus d'impossibilités. On comprendrait la grandeur de l'œuvre : assurer ce qui est le droit et le devoir de l'ouvrier. »

Il est réalisable

Pour réaliser pratiquement le repos hebdomadaire et dominical, quelques-uns se fieraient volontiers à la conscience de chacun. Hélas ! en un tel sujet, la bonne volonté serait-elle suffisante ? « Dans l'Ouest, dit M. Lerolle, j'avais suscité entre commerçants, un traité d'après lequel ils fermaient tous le dimanche. Tout alla bien pendant quelques semaines, mais bientôt, par amour du lucre, deux ou trois d'entre eux ouvrirent leur magasin ; les autres suivirent, et, après trois mois, il ne restait plus rien du traité. »

Mais, dira-t-on, vous voulez donc, comme les socialistes, faire appel à l'intervention de l'Etat ?

Entre l'Etat qui fait tout, et l'Etat qui laisse tout faire, il y a un juste milieu : l'Etat remplissant ses devoirs. Il a le droit d'intervenir quand la vie est en danger ou quand la justice est violée. N'est-ce pas le cas ? Aussi dans toute l'Europe, y a-t-il sur ce point une législation.

En France, la loi est faite, mais éprouve des résistances. On va même jusqu'à affirmer qu'elle veut une chose impossible. Comme si ce qui est possible en Angleterre et aux Etats-Unis ne pouvait l'être pour nous ! Comme si nous étions dans un état social tel qu'une loi divine ne puisse plus être appliquée ! Comme si, enfin, à force de vaincre la matière, nous en étions devenus esclaves !

Après quelques mots sur les services publics (postes et chemins de fer, où les nations voisines ont apporté de merveilleuses améliorations) M. Lerolle montre, preuves en mains, avec les comptes-rendus du Congrès du Bâtiment et du Congrès International de 1900 sur le Repos hebdomadaire, que, dans toutes les branches de l'industrie et du commerce, des ouvriers, des patrons, des commerçants, ont trouvé le moyen d'appliquer ce repos sans rien y perdre.

D'une part, en effet, après le repos hebdomadaire, le patron reçoit de l'ouvrier un travail mieux fait et plus rémunérateur.

D'autre part, pour ce qui concerne l'ouvrier lui-même, il faut bien se rappeler que le salaire n'a pas seulement une valeur monétaire, mais une valeur fructificative. L'ordre établi par le repos hebdomadaire rayonne sur l'ordre général. « Quand on travaillait chez-moi le dimanche, disait un

deux pour Zézette qui s'obstinait à la veiller. La vigoureuse constitution, la merveilleuse endurance qui caractérisait la race nègre ont bientôt le dessus, Zimbo entra en convalescence.

Quinze jours plus tard, il put se lever et, appuyé sur l'épaule de Zézette, se promener autour de la ferme.

Pendant toute sa convalescence, un homme se tenait devant la porte pour empêcher l'impresario qui venait d'acquiescer de ses nouvelles.

C'était le vicomte de Blaisois.

Et cependant, le vieux Cafré, si reconnaissant envers ceux qui lui témoignaient de l'intérêt, s'obstinait à garder vis-à-vis du jeune Français une réserve glaciale. Quoique sachant parfaitement l'anglais et le français, il affecta plusieurs fois de ne pas comprendre les questions que le grelin lui posait d'un air doucereux.

LE GAZOMETRE FAIT EXPLOSION

C'est alors que le gazomètre du cinématographe fit explosion. Les personnes qui se trouvaient en arrière de l'endroit où l'explosion s'était produite se levèrent en criant, et se précipitèrent dans la direction de la scène. Cet acte de leur part eut un résultat. Les spectateurs essayèrent de grimper sur la scène pour essayer d'éteindre les flammes provoquées par le gazomètre.

Un des enfants qui se trouvaient sur la scène renversa une des lampes à pétrole de la rampe, et cette lampe tomba avec grand bruit dans la salle du théâtre. Immédiatement, le feu prit dans le théâtre d'embrasa. Les spectateurs qui s'étaient jetés dans cette direction subirent un resaut en arrière. Les jeunes acteurs purent tout échapper par la porte des acteurs ; ils étaient encore vêtus de leurs costumes de théâtre.

REPRESENTATION TRAGIQUE AUX ETATS-UNIS

242 VICTIMES

167 morts — 75 blessés

Nous avons annoncé hier, d'après une dépêche de New-York, la catastrophe de Boyertown. Elle dépasse en horreur ce qu'on avait d'abord connu.

Le bâtiment de théâtre incendié est une maison en briques de huit étages, avec une façade de 125 pieds. Le premier étage est occupé par la Banque Nationale et par un magasin de quincaillerie. Le bâtiment s'étend en profondeur à 250 pieds. En arrière se trouvaient des maisons abritant quatre familles ; ces maisons ont été brûlées complètement.

LE DRAME DE LA RUE DE BAPAUME

A TOUROING

Le meurtrier Gustave Bryne a été conduit à Lille mercredi, à 9 heures du matin. Il avait été placé sous bonne escorte de condempné, mais son départ pour la maison d'arrêt à passer inaperçu.

L'état de Céline Bertrand, sans être sensiblement amélioré, inspire cependant moins d'inquiétude.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES LIEUX DU SINISTRE

La filature Lorent et Dufour s'étend sur un vaste terrain compris entre les rues Lorent-Lescornez, Jean-Bart, le chemin de l'Église et la rue de Saint-Carnot.

En entrant par la porte principale située dans cette rue, on trouve à droite de nombreux magasins dont la façade donne rue Carnot, puis c'est la salle des machines se prolongeant par la filature proprement dite, dont l'annexe est située de l'autre côté de la rue Jean-Bart.

Le bâtiment principal, ce sont d'abord les bureaux faisant suite à la maison du concierge. Immédiatement après, séparés de cette première construction par un intervalle couvert de dix mètres, on rencontre les deux magasins de matières brutes et préparées, élevés derrière les maisons en briques de la rue Lorent-Lescornez.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LE DRAME DE LA RUE DE BAPAUME

A TOUROING

Le meurtrier Gustave Bryne a été conduit à Lille mercredi, à 9 heures du matin. Il avait été placé sous bonne escorte de condempné, mais son départ pour la maison d'arrêt à passer inaperçu.

L'état de Céline Bertrand, sans être sensiblement amélioré, inspire cependant moins d'inquiétude.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La catastrophe est due à une cause des plus insignifiantes : le chef des pompiers a pu établir que le point de départ a été le mouvement causé par l'hydrogène à un moment où, accidentellement, le tuyau qui reliait le récipient d'hydrogène au bec de calcium s'était rompu ; ce sifflement occasionna une panique, et la première poussée des spectateurs vers la scène. Quant au récipient, il était intact, et il n'éclata que lorsque le incendie l'atteignit. Une autre circonstance retardant gravement l'arrivée des secours : la pompe à incendie de la localité arrivant de toute la vitesse de ses chevaux, était venue se heurter contre un arbre, et un des pompiers, projetés sur le sol, mourut asphyxié.

Bloc-Notes

PETIT JOURNAL

LES PROCÈS DU P. S. SEPTIÈME

Lorsqu'il était rédacteur en chef du « Petit Nord » le vénérable Debière fabriqua ses articles de fond à coups de ciseaux.

Un morceau taillé par-ci, un morceau découpé par-là, et le tout assemblé recouvrait la signature du célèbre Debière. S'approcher la prose de autres c'est faire preuve de peu de bêtise, mais on sait que la morale maçonnique permet de s'attribuer les résultats des études des trop confiants collègues !

La force d'emprunter à de multiples colporteurs, Debière en est arrivé à se désamorcer lui-même sans s'en apercevoir peut-être.

La « Démocratie du Nord », pâture hebdomadaire de quelques gogos du Bloc, reproduit à huit jours de distance, les mêmes phrases secrètes par le cerveau d'animal perfectionné de son directeur.

Le 8 décembre on pouvait lire dans un article : Les Habitations à Bon Marché, signé par le célèbre Debière :

Le loi du 12 avril 1906 est donc impuissante à arrêter la construction d'habitations à bon marché comme la loi du 15 avril 1902 sur la protection de la santé publique l'est à provoquer la disparition des logements insalubres.

Le 15 décembre, dans l'article « Rouliniers et Vieux », signé Debière, on peut lire :

Le loi du 15 avril 1906 sur la protection de la santé publique est impuissante à provoquer la disparition des logements insalubres.

Continuons à pulser dans les deux articles ci-dessus indiqués :

8 décembre :

Le Parlement semble avoir eu peur de pécher, au socialisme.

15 décembre :

Dans cet ordre d'idées nos législateurs semblent avoir peur de céder au socialisme.

8 décembre :

Mais permettre à une ville d'expropriar, au prix du capital calculé sur le seul revenu, tout un quartier sale et insalubre...

15 décembre :

Comme si permettre à une ville d'expropriar, au prix du capital calculé sur le seul revenu, tout un quartier populaire, sale, privé de lumière et d'air, languissant, pauvre et dangereux pour la santé, c'était du socialisme !

LES DÉGATS

Deux sauveteurs ont été blessés : M. Blyth et son insensé social. Les grands hommes (suite).

A 5 heures. — M. Paul Lerolle : La loi sur le repos hebdomadaire (suite).

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

FACULTÉ DE DROIT
Section des Sciences Sociales et Politiques

Jeu 14, à 4 heures. — M. Dewaule : L'hérédité et son insensé social. Les grands hommes (suite).

A 5 heures. — M. Paul Lerolle : La loi sur le repos hebdomadaire (suite).

THE CHAMBAR

LE MEILLEUR REMÈDE DE LA CONSTIPATION

LILLE

TERRIBLE ACCIDENT

AU DÉPÔT DES TRAMWAYS

UN OUVRIER A LA TÊTE BROYÉE

Mardi, vers six heures un quart du soir, un ouvrier électricien, Lazare Bégué, 30 ans, était occupé dans une fosse de visite, située sous le grand hall de la rue Aubert, à remettre un cylindre lorsque par suite d'une brusque secousse, l'induit supporté par deux tripodes, et qui était chargé sous un chariot roulant bascula.

L'ouvrier eut la tête broyée entre l'induit et le fer en U.

Dégagé aussitôt il fut transporté dans le petit réfectoire des agents où M. le docteur Jacquemard et M. Thieuliet, pharmacien, lui prodiguèrent leurs soins.

M. l'abbé Loby, aumônier de la Maison de N.-D. des Anges, de passage, lui donna l'absolution.

Le malheureux ouvrier vivait encore, mais son état ne laissait plus d'espoir. Il a été transporté à l'hôpital Saint-Eugène.

Marié, il est père de trois enfants. Il demeure rue Anne-de-Lavaux, au Marais-de-Lomme.

3.000 fr. volés ou perdus

Mardi soir, vers cinq heures un quart, M. Marchand, négociant au Moulin de Lesquin, venait de faire un paiement en face d'un « Café Belle-Vue », Grand-Place.

Dans la poche de son veston il remplaça son portefeuille qui renfermait encore 3.000 fr. en billets de banque.

Mécaniquement quelques minutes après, il porta la main à la poche : le portefeuille avait disparu.

Des recherches furent immédiatement faites, mais elles restèrent vaines. La police est avertie.

En tous cas, une forte récompense est promise à celui qui rapportera l'objet disparu.

LA POLICE

fait de la musique

DES AGENTS A TROMPE. — ON LEUR ENLEVE LE SIFFLET. — MOYEN PRATIQUE DE PROTÉGER LES GARDIENS DE LA PAIX. — DES REFORMES DES REFORMES ! — ON NE COUTE QUE 33 SOUS.

Dans la nuit de mardi à mercredi nos agents se sont livrés à d'intéressantes expériences.

M. le Commissaire central, quoiqu'ayant fait partie de la brigade d'« Honnion », ne veut pas que ses subordonnés reçoivent des « gnons ». Il veut protéger ses agents contre ces tubercules, aussi il se préoccupe de leur assurer en cas d'agression ou d'arrestation difficile l'aide rapide de leurs collègues.

Le revolver ça fait bien du bruit, mais ça ne part pas toujours ou ça part à rebours ! Il fallait trouver autre chose et ici apparut le flair du nouveau Commissaire qui parmi les instruments moyens-gueux a choisi la trompe.

Bon, alors que les citoyens confiants en dame Police rombaient en paix d'éleva le peu harmonieux gémissement d'un oiseau, de poche.

Au coin de la rue du Molinel, l'inspecteur s'en donnait à souffler que veut-tu, et de tous côtés accouraient à vitesse d'auto tous les sergents désarmés dans les quartiers environnants. La trompe fut même entendue de la Grand-Place.

On reconnaît l'expérience au Jardin-Vauban et l'inspecteur, à la force des poumons, obtint le même succès.

On essaya également un sifflet en usage

FEUILLETON 8.

Mam'zelle Monte-Cristo

Par Charles SOLO

Il allait se retirer, quand il aperçut le diable qui de M. Josselin, croyant n'avoir à se défer de personne, avait laissé sur la table.

— Ah ! ah !... voilà qui me semble mieux ! s'écria-t-il le bandit, qui, sans plus de façons, s'empara du caillou.

Soudain son œil étincela.

— Non ! vraiment, je ne me trompe pas, c'est un diamant authentique... Mâtin !... qui aurait pensé découvrir pareille fortune en cette baraque !

Les doigts crochus du vicomte caressaient la précieuse pierre dans tous les sens, sa respiration était devenue haletante, son visage grimacait horriblement. Lui aussi était à la fascination.

Et cette fascination venait de remettre à nu les affreux instincts qui avaient fait de ce gentilhomme de vieille race un horrible grelin.

Un bruit, qu'il crut percevoir dans la chambre voisine, le rappela à la réalité. Le bandit comprit la nécessité de rentrer dans son rôle. Ce fut, de nouveau, le sourire aux lèvres, qu'il remplaça le diamant où il l'avait pris.

— Ce farceur de Josselin ! reprit-il « in sabbao ». Ce vieux farceur ! Faut-il qu'il en

possède pour laisser ce machin-là se promener sur les tables à la merci du premier venu.

Avec une fatuité qui, en d'autres circonstances, n'eût pas manqué de comique, il ajouta :

— Heureusement que je suis un homme de bien !... jusqu'à nouvel ordre.

Il entra dans la cuisine, où le plus innocemment du monde, il se remit à table.

L'affaire commença sous d'heureux auspices ; il continua d'entre ses dents ; il n'y a pas une heure que je suis dans la place et déjà je sais une bonne partie de ce que je désire connaître ! Si l'ami Jim est un butor, le camarade Joe est un rusé compère qui a deviné juste !... C'est lui qui va se gonfler le tempérament quand je lui aurai appris que mon nouveau patron laisse les diamants se promener sur les tables ! Allons ! tout va bien !... Quant au reste, s'en ira d'ouvrir l'œil.

VI

Le secret de Zimbo

Pendant plusieurs jours, Zimbo resta entre la vie et la mort.

D'énergiques cordiaux l'arrachèrent à son évanouissement, mais une fièvre violente se déclara.

Le vieux nègre se tordait sur son lit et retardait ainsi la cicatrisation des blessures laissées par le fouet de Jim Blackbaern.

Enfin, la fièvre tomba, le vieillard retrouva toute la plénitude de ses facultés, ses premières paroles furent des remerciements pour M. Josselin.

Puis il eut un sourire excessivement

— Tu parles de M. Blaisois ! Ah ! oui ! Zimbo, j'ai bien vu, moi, que tu ne l'admettais pas à tort, car c'est un bon monsieur qui a eu de malheurs, à ce que m'a raconté papa.

Et ne demandant pas mieux que de débiter une histoire, Zézette prit une chaise et vint s'installer au chevet du nègre.

— Il est venu de France pour chercher du dor dans ce pays, mais n'a pas réussi ; alors, il a rencontré papa qui, pour ne pas le laisser sans ressources, lui donna du travail. Il faut toujours être bon aux pauvres gens, n'est-ce pas Zimbo ?

— Continue, Zézette.

— Papa est fort content de lui, et moi de voir que tous les jours, il m'apporte des fleurs et même...

Zézette se pencha sur le malade et lui glissa avec un air de mystère :

— Même il m'apprend le dessin ; j'ai déjà fait des progrès, parait-il ! mais tu ne dois rien dire à papa ! Je veux lui faire une surprise.

— Zézette, n'est-ce pas ce qu'avait espéré la fillette, le nègre ne partagea pas son enthousiasme.

Mais une grosse larme coula le long de son visage de bronze.

Mlle Zézette vit cette larme et, sautant de sa chaise, elle vint prendre la main du vieux.

— Zimbo ! Voilà que tu pleures ! T'ai-je fait du chagrin ?

— Le nègre eut un soupir et, d'une voix presque aussi douce que celle de l'enfant :

— Zézette ne m'aime plus et me préfère l'étranger au mauvais visage. Elle lui sourit, mais après le sourire viendront les larmes.

Atterrée, la fillette regardait le nègre sans mot dire. Celui-ci continua :

— L'étranger ne lui veut que du mal, alors que Zimbo mourait plutôt, que de faire douter un seul de ses pleurs.

L'accent du vieux était si sincère, son expression si naïve que Zézette en fut remuée. Elle lui sauta au cou.

— Tu es mon grand ami, Zimbo ! et je t'aime beaucoup. Je ne veux plus rien accepter de M. Blaisois, je dirai à papa que cet homme est méchant.

— Non, Zézette, tu ne diras rien à M. Josselin, tu dois me laisser le temps de connaître ses véritables intentions ! tu dois...

L'arrivée de M. Josselin, qui venait prendre sa fille pour l'accompagner dans une excursion au Kraal voisin, interrompit le dialogue.

Vers la fin de cette semaine, le vieux Cafré, entièrement rétabli, pénétra à l'improviste dans le cabinet de M. Josselin.

Quelques jours auparavant, il lui avait raconté l'horrible scène qui s'était déroulée chez les Blaisois ; tout en confirmant les soupçons de l'honnête colon, l'histoire des coups de fouet n'avait fait qu'augmenter l'intérêt qu'il portait à la victime.

Mais, fidèle à la promesse qu'il s'était faite, M. Josselin avait évité de faire allusion aux diamants qu'il trouvait en sa possession.

— Il pensait que, tôt ou tard, Zimbo aborderait ce très délicat sujet et il ne s'était pas trompé.

— Il présentait l'heure des confidences avait sonné.

Du geste, il invita le visiteur à s'asseoir. — Je vois avec plaisir, mon vieux ami, que votre robuste nature a triomphé du mal !

En quoi puis-je vous être utile encore ? dit-il.

Le Cafré regarda longuement son interlocuteur.

— Monsieur Josselin, je vous remercie de ce titre d'ami que vous daignez m'accorder, j'en suis d'autant plus touché que vous êtes le seul homme de race blanche qui ait jamais, cordialement et sincèrement, tendu la main à un de ces proscrits noirs que vous pareils ont juré d'anéantir jusqu'à l'extinction, contre nous, que vous allez dire que je ne suis qu'un nègre comme les autres ; que, jadis, alors que ma tribu formait un royaume puissant et prospère, j'ai franchi les mers pour aller me dégriser au contact de votre civilisation. Je sais que vous voulez me dire cela. Les autres de votre race, savaient aussi que j'étais un nègre civilisé, instruit même ! Ces considérations ne les ont pas retenus. Ils m'ont massacré de mon royaume, ils ont massacré une partie de mes frères à coups de fusil et tué les autres en leur vendant cet alcool maudit qui est l'arme la plus terrible qu'ils possèdent contre nous.

Dans la pénombre qui régnait dans la pièce, la silhouette du vieux nègre paraissait grande ; il était debout, et il parlait par saccades, accablant chaque mot de grands gestes.

(A suivre).

CHOCOLAT D'AGUIBELLE

CACAO D'AGUIBELLE

Dépot : 74 bis, rue Nationale, LILLE

Le gérant : Ch. VERIN

Imp. Croix du Nord, 15, r. d'Angleterre, Lille